

UNE PREMIERE CHIRURGICALE A MONTBRISON

le 14 mars 1847

Le lundi 9 mars 1847, le domaine de M. Chantelauze, à Lézigneux, a été le théâtre d'un évènement particulièrement dramatique. La nommée Jeanne Fréry, âgée de 40 ans, pauvre fille qui avait souvent trouvé chez Chantelauze des secours pour elle et sa mère âgée de 85 ans, était venue vers les bâtiments du domaine où elle avait été bien accueillie.

Après avoir reçu quelques aliments, elle eut l'idée de se rendre dans le bois voisin pour ramasser du bois mort comme elle le faisait auparavant. C'est alors qu'elle fut assaillie par deux chiens de garde de grande taille qui l'avaient suivie jusque là sans lui faire aucun mal.

On ne sait pour quelle raison ils devinrent tout à coup furieux et se jetèrent sur la malheureuse, la terrassèrent, la mordirent cruellement. Sans doute l'auraient-ils mise en lambeaux et tuée si le sieur Tissier, alerté par les cris que poussait la malheureuse, n'était accouru. Il parvint non sans peine, à l'arracher à ces deux animaux qui ressemblaient à deux bêtes féroces,

Monsieur Chantelauze, informé de l'évènement, s'est empressé de donner tous les secours possibles à la victime qu'il a fait transporter à l'hôpital de Montbrison où elle a reçu les soins que réclamait son état.

Bien vite les médecins constatèrent que la malheureuse portait de multiples contusions et que son avant-bras gauche était déchiré et brisé en de nombreux endroits. Bientôt, la gangrène s'en mêlant, la malade souffrant chaque jour davantage, l'amputation devint nécessaire si l'on voulait soustraire la patiente à une mort certaine et particulièrement douloureuse.

Les médecins réunis auprès de la malade décidèrent, pour pratiquer cette mutilation, d'appliquer à l'infortunée le bénéfice d'une découverte dont on publiait à tous les échos les précieuses propriétés : l'anesthésie générale grâce à l'emploi de la vapeur d'éther.

En effet, quelques mois auparavant, en 1846, un dentiste de Boston s'était acquis une grande réputation en annonçant et en pratiquant l'extraction des dents sans douleur. Pour cela il utilisait l'éther comme anesthésiant.

Bientôt, deux médecins s'intéressèrent à ce procédé : tout d'abord Charles Jackson qui en fit l'application à de grandes opérations chirurgicales, ensuite le docteur J. Warrhe qui publia les premiers résultats obtenus dans une revue médicale anglaise.

La nouvelle arriva à Paris dès les premiers jours de décembre 1846, dans une lettre adressée par le docteur Jackson à M. Elie de Beaumont, membre de l'Institut. Elle fut tout d'abord accueillie par le monde médical avec froideur et méfiance. Puis l'étherisation fut employée par quelques praticiens. Certes, ceux-ci n'étaient pas encore en mesure d'expliquer les singuliers effets de l'inhalation éthérée sur les malades. Cependant, malgré l'imperfection des premiers appareils, les succès obtenus dans les hôpitaux par MM. Malgagne, Velpeau, Roux et Gerdy, passionnèrent l'opinion publique au plus haut degré.

Dans les deux premiers mois de 1847, deux cent onze opérations de nature diverse furent pratiquées, dans divers hôpitaux de Paris, par des chirurgiens éminents. Dans la plupart des cas, les douleurs avaient été épargnées aux patients.

Pourtant il se trouva deux médecins célèbres, messieurs Lallemand et Magendie pour proclamer, devant l'académie des sciences, que l'emploi des vapeurs d'éther pour les opérations chirurgicales *était une méthode immorale et préjudiciable, l'élément douleur étant au point de vue*

chirurgical, toujours utile, indispensable même, dans le même temps que son audacieuse soustraction, peut-être regardée comme un attentat aux lois imposées par le Créateur à la matière organisée et vivante...

*
* *

De Paris, la nouvelle de cette découverte s'était répandue en province : c'est pourquoi, pour la première fois, nos hardis praticiens montbrisonnais avaient décidé d'en faire usage sur leur malheureuse patiente. Cette opération, qui était une grande première chirurgicale à Montbrison eut lieu à l'hôpital [de Montbrison] le 14 mars 1847.

Je m'inspirerai, pour en faire le récit, de la longue épître parue dans le "Journal de Montbrison", le 20 mars 1847, sous la signature du docteur E. R., probablement le docteur Rey¹.

Si, à l'hôpital de Montbrison, on possédait une provision d'éther suffisante pour mener à bien cette opération, on était totalement démuné d'appareil propre à ce genre d'anesthésie. Aussi fallut-il en confectionner un qui soit en mesure de rendre le service qui allait lui être demandé.

Ce serait faire injure à l'esprit inventif et plein d'imagination des Montbrisonnais de cette époque que de croire un seul instant qu'ils ne parviendraient pas à mettre au point un instrument qui, bien qu'il n'eut pas toutes les qualités de ceux dont on faisait usage à Paris, puisse rendre les mêmes services au cours de cette opération digne de figurer dans les annales de l'histoire médicale de la province.

Cent vingt grammes environ d'éther sulfurique très pur, c'est-à-dire exactement privé, par une rectification récente, des acides sulfureux et de l'alcool qu'il contient ordinairement en excès, furent introduits dans un ballon de verre dont la large ouverture devait être fermée par un bouchon, préalablement traversé par deux tubes, l'un de verre à l'aide duquel l'air extérieur pouvait s'introduire dans la capacité du vase, l'autre flexible en caoutchouc qui devait servir aux inspirations.

Une fois en possession de cet appareil, les médecins montbrisonnais se mirent sur-le-champ en devoir d'en apprécier l'usage sur eux-mêmes en inhalant quelques bouffes de la vapeur éthérée. Le résultat de cette première épreuve fut jugé parfait malgré l'imperfection du matériel. Il ne restait qu'à appliquer le traitement à la demoiselle Fréry. Celle-ci fut convenablement disposée sur un lit douleur et je laisse aux acteurs de cette première le soin de vous en conter les péripéties...

Nous introduisîmes l'un des tubes dans la bouche en lui expliquant le but que nous nous proposons et nous l'engageâmes à aspirer la vapeur dont l'un de nous favorisait le dégagement en réchauffant le flacon dans ses mains, pendant qu'un autre maintenait les narines rapprochées.

Au bout de quelques minutes, cette femme qui peu d'heures auparavant s'était émue vivement de la douleur que lui causaient des sinapismes appliqués aux jambes, ne sentaient plus les pinces les plus énergiques, ses paupières s'abaissèrent, la respiration devint profonde et le pouls se ralentit sensiblement. C'est alors que, d'après la méthode dite circulaire, l'amputation du bras fut habilement pratiquée par le docteur B., en présence des médecins de l'hôpital, de M. B., chirurgien, aide-major au 66^e de ligne, et du docteur D., médecin distingué de Saint-Etienne.

Pendant toute la durée de cette mutilation, ordinairement accompagnée d'horribles souffrances, la demoiselle Fréry n'a pas fait entendre un seul gémissement, n'a pas tenté le plus

¹ Le docteur Rey fut maire de Montbrison à la fin du second Empire. Il fut l'auteur notamment d'intéressantes *Historiettes foréziennes*.

léger mouvement pour se soustraire au contact galvanique de l'acier qui divisait les chairs à huit centimètres au-dessus de la portion du membre envahi par la sphacèle².

Elle paraissait dormir d'un sommeil profond dont nos interrogations présentes ne pouvaient la tirer et qui ne cessa que lorsque le pansement était sur le point d'être achevé.

"Les chiens sont des animaux dangereux dont il faut se méfier", me dit-elle alors sans se préoccuper davantage du drame terrible qui venait de s'accomplir. Sur la demande "Avez-vous bien souffert . – Je ne sens rien, dit-elle. Dieu vous récompensera Messieurs, de la peine que je vous vois prendre pour moi".

A l'heure où nous écrivons, cette malheureuse fille afferme encore qu'elle n'a pas éprouvé de souffrance, elle garde à peine un souvenir confus de ce qui s'est passé dans la matinée du 9 mars, et sans la multiplicité de ses blessures, elle serait dans un état très satisfaisant.

Nous ne prétendons pas attacher à ce fait toute l'importance que les personnes étrangères à l'art médical pourraient y trouver, le sujet de cette observation étant une pauvre fille peu intelligente, et dont la sensibilité probablement obtuse à l'état normal, a peut-être subi un degré d'affaïssement ou d'engourdissement notable par la suite de la commotion cérébrale qui a dû résulter des nombreuses chutes et secousses qu'elle a éprouvées en roulant sur un sol pentueux et très inégal.

Mais qu'elle que soit la part de l'éther dans cette intervention, le souvenir de cette opération silencieuse et dans laquelle l'impassibilité de la victime contrastait d'une façon si étrange avec les hurlements et les efforts des malheureux que nous nous souvenons avoir vus sous le couteau des chirurgiens dans le cours des études cliniques... restera longtemps gravé dans la pensée de tous ceux qui en ont été témoins. Il y restera surtout comme le point de départ d'une voie nouvelle, inconnue dans laquelle la médecine trouvera matière à soulager l'humanité souffrante.

*

* *

On pourrait tout de même concevoir quelques doutes quant aux suites de cette intervention chirurgicale. Pourtant il semble bien que la demoiselle Fréry ait survécue car nous n'avons pas retrouvé son nom dans les listes de décès qui ont été publiées les mois suivants. Ainsi l'opération, malgré son caractère improvisé, avait-elle sauvé, sans souffrances inutiles, Jeanne Fréry. Une voie nouvelle s'ouvrait effectivement pour la médecine. Les médecins montbrisonnais n'avaient pas été les derniers à s'en apercevoir.

Roger Garnier

(*Village de Forez*, n° 11, juillet 1982)

² Terme médical autrefois utilisé pour désigner la gangrène.